



R. K. NARAYAN

*Le Peintre
d'enseignes*

z

« C'est ce dosage subtil d'humour et de bienveillance, d'insouciance et de désespoir, voire de tragédie brutale et de merveilleux quotidien, qui fait de Narayan l'ami, le frère de ses personnages – jamais le juge. » *Le Monde*

« Avec un parfait sens de l'humour, Narayan nous immerge dans l'Inde éternelle où l'on croit aux horoscopes et aux divinités censées résoudre les problèmes du monde. Tendrement malicieux. » *L'Alsace*

Le Monde

Le maître de Malgudi

Le grand romancier indien R.K. Narayan restitue la magie de son pays, sa luxuriance physique et spirituelle, sa loi et ses débordements.

LE PEINTRE D'ENSEIGNES (*The painter of signs*) de R. K. Narayan. Traduit de l'anglais (Inde) par Anne Cécile Padoux, Belfond, 205 p. 110 F.

SOUS LE BANIAN (*Under the banyan tree*) de R. K. Narayan. Traduit par Anne Cécile Padoux, Belfond, 265 p. 120 F.

MÉMOIRES D'UN INDIEN DU SUD (*My days : a memoir*) de R. K. Narayan. Traduit par Béatrice Vierende, Ed. Anatolia, 260 p., 119 F., (en librairie fin mars).

Publié le 18 février 1994

Tous les amoureux de l'Inde ont connu, quand s'affichait la sortie prochaine d'un film inédit de Satyajit Ray, ce sentiment de bonheur anticipé qui tient du gage d'affection et de la dette de reconnaissance. C'est une promesse de même nature qui saisit les lecteurs de Rasipuram Krishnaswami Narayan à l'annonce d'une publication nouvelle, promesse de joie profonde, de ferveur partagée, promesse de fable vraie où se découvrent à l'infini les nuances de la vie du côté de Madras et de Mysore.

En situant l'action de ses romans à Malgudi, petite ville de son invention, Narayan construit un prodige sans exemple : il crée un lieu emblématique où la réalité indienne ne se trouve jamais à l'étroit, jamais contrainte, jamais résumée, caricaturée ni trahie. Il y a là plus qu'un tour de force tant le champ du réel en ce pays est vaste, mouvant, imprévisible, hanté, lumineux contradictoire ; et la réussite de l'écrivain est si éclatante qu'il faut parler à son sujet de grâce ou de génie.

Depuis le Mangeur d'homme, chaleureusement préfacé par Graham Greene en 1981, Anne Cécile Padoux a traduit avec toute la finesse de perception requise, *Swami et ses amis*, le *Licencié ès lettres*, le *Professeur d'anglais*, *Dans la chambre obscure*, le *Guide*, puis aujourd'hui, le *Peintre d'enseignes* et *Sous le banian*. Chacun de ces livres, quelle que soit la spécificité de son intrigue, sa tonalité sombre ou gaie, donne pleinement accès à l'univers de Narayan et décline l'ensemble de ses thèmes. Cette capacité d'inscrire l'élément le plus singulier, l'anecdote la plus étrange, dans le mouvement général des destinées, constitue sans doute la marque essentielle du grand romancier.

Un envoûtement simple

En cela, il capte et restitue la magie même de l'Inde, sa luxuriance physique et spirituelle, son calme méditatif et ses fureurs, sa loi et ses débordements. Aucun cadre, aucune scène, aucun récit ne peuvent enclore les peurs, les rêves, les rites, les

superstitions, les ténèbres, les élans sublimes de personnages toujours au contact d'une nature proliférante, d'une société à la fois codifiée et enfiévrée. Narayan a le don de décrire le moindre geste sans lui mesurer l'espace, d'évoquer des émotions, des désirs, des pudeurs, des douleurs sans, d'autorité, leur fixer de limite. D'où ce charme qui s'installe très vite, presque à l'insu du lecteur, cet envoûtement simple qui le mène littéralement par les rues de Malgudi comme s'il en savait le tracé par coeur. D'où, en dix, vingt pages, la certitude de connaître l'Inde du Sud comme sa poche, d'y être en quelque sorte corps et âme, et d'y perdre délicieusement pied.

Un mot par exemple à propos de Raju, le guide qui attend les touristes à la descente du train. Au premier abord, c'est un garçon avenant, débrouillard, un rien hâbleur, qui jauge ses clients d'un seul coup d'oeil.

« Les goûts diffèrent autant dans le domaine touristique que dans celui de la nourriture, affirme-t-il. Les uns veulent voir une cascade, d'autres réclament des ruines (dans quelle extase ils sont plongés à la vue de plâtres craquelés, de sculptures brisées et de briques croulantes !) ; d'autres encore cherchent un dieu à vénérer, ou une usine hydroélectrique. Il y a aussi des visiteurs qui souhaitent seulement se rendre dans un joli endroit, comme le bungalow au sommet des monts de Mempi, dont les parois de verre permettent d'admirer un vaste panorama et de guetter les bêtes sauvages rôdant aux alentours. Mais, là encore, on peut distinguer deux catégories de visiteurs : les poètes qui se contentent d'admirer et qui rentrent bien sagement en ville ; et ceux que la beauté de la nature incite à s'enivrer. »

Raju, pourtant, en dépit de sa perspicacité, voit son existence basculer soudain. Un tourbillon l'emporte, aussi déboussolé, aussi submergé et bondissant qu'un ludion ; il connaît un amour éperdu, accède aux honneurs, à la richesse, est jeté en prison et finit par se réfugier dans les ruines d'un temple. Un paysan le prend pour un saint ascète et sollicite ses avis. Afin de rester là incognito, Raju prodigue, du bout des lèvres, quelques conseils. Ceux-ci se révélant efficaces, sa réputation s'étend bientôt, et les villageois le contraignent par leur vénération et leurs offrandes à endosser l'apparence d'un guide spirituel...

Souvent omniprésente chez Narayan, l'ironie du sort trouve ici son expression la plus réjouissante, mais également la plus complexe. Au grand jeu des illusions, les touristes pas plus que les dévôts ne sont ridiculisés, et Raju est mis en présence de ce qu'il avait constamment laissé échapper : l'instant d'être enfin lui-même.

C'est ce dosage subtil d'humour et de bienveillance, d'insouciance et de désespoir, voire de tragédie brutale et de merveilleux quotidien, qui fait de Narayan l'ami, le frère de ses personnages – jamais le juge. Aussi, quand il aborde le thème, quasi obligatoire en Inde, du choc des traditions et de la modernité, il ne se convertit ni en pleureuse passéiste ni en progressiste donneur de leçons. Il suit ses héros, découvrant avec eux les raisons de changer les rapports sociaux, les mentalités, tout en percevant les traumatismes que ces changements imposent.

Dans le *Peintre d'enseignes*, roman des amours tumultueuses, cocasses, émouvantes, impossibles, d'un jeune homme d'humeur légère et d'une jeune fille dirigeant un bureau du planning familial, Narayan observe les deux protagonistes avec affection et compréhension. A l'évidence ces deux-là ne sont pas faits l'un pour l'autre. Raman aime travailler à son rythme, ce que lui permet son métier de peintre d'enseignes ; il ne dédaigne pas l'idée du bonheur individuel, il n'a pas de cause à défendre. Daisy, au contraire, est la proie d'une mission unique : limiter les naissances. Pour cela, elle bat la campagne, va prêcher la bonne parole contraceptive jusque dans les hameaux les plus reculés.

Cette fois l'ironie du sort ne se montrera guère magnanime avec Daisy et Raman. Aux dernières lignes du livre, l'auteur semble brusquement prendre fait et cause pour le garçon, qui décide d'agir à sa guise sans plus s'occuper des affaires des autres. Cet épilogue lapidaire exprime sans doute le point de vue de Narayan, ou plutôt l'attitude qu'il voudrait observer en toutes circonstances.

Mais il avoue dans ses *Mémoires d'un Indien du Sud*, magnifique récit-méditation sur le cours de sa vie, qu'en dépit de fermes résolutions, il se montre incapable d'indifférence et ne cesse d'intervenir au sujet de choses qui, apparemment, ne le regardent pas. Ce sont les autorités de Mysore, la ville où il réside, qui en font les frais. A Malgudi, il en va autrement : il y est le maître de tout et de tous.

Laurent Gaudé Chanceux ou damnés ?

Ils n'ont pas été blessés. Ils ont pu s'enfuir à temps. D'autres, tant et tant, n'ont pas eu cette chance. Ce soir-là à Paris, 13 novembre 2015, le temps était magnifique, l'heure était aux apéros, aux concerts, il y avait match au Stade de France. Une insouciance atrocement pulvérisée par les tirs et les explosions. Le Hasard, ricanant, venait de faire irruption, et sa « chanson au refrain effrayant : "Toi oui... Toi, pas". » Qui va mourir, qui va en réchapper ? « Chanceux ou damnés ? » Dans ce récit chirurgical inouï d'empathie, « stèle de mots pour tenir éloigné l'outrage de l'oubli », Laurent Gaudé raconte la légèreté avant les attentats, la rumeur qui enfle après les coups de feu, l'enfer vécu par les victimes, l'indicible reconstruction. Il convoque les soignants, les policiers, les pompiers, les héros anonymes, l'horreur est partout, « l'appétit du malheur » immense. « Il faut quelques secondes pour saccager une vie mais des années pour la réparer. »



● **J. L.**
Terrasses,
Laurent Gaudé,
Actes Sud, 144
pages, 14,50 €

R. K. Narayan Le calligraphe amoureux

Retour dans l'Inde des années 70 sous la plume limpide de N.K. Narayan. *Le Peintre d'enseignes* est à mi-chemin entre la romance classique, la satire sociale et le conte fabuleux. L'on y suit Raman, artisan calligraphe qui cohabite avec sa vieille tante, fervente disciple des cultes traditionnels. Conscientieux, Raman soigne son ouvrage mais se heurte parfois aux mauvais payeurs. Jusqu'au jour où il rencontre Daisy, charmante jeune femme qui le sollicite pour le compte du planning familial dans le cadre d'une campagne de régulation de la natalité. Raman doit se rendre à l'évidence : il est en train de tomber fou amoureux de Daisy, au mépris de ses convictions rationalistes... Avec un parfait sens de l'humour, Narayan nous immerge dans l'Inde éternelle où l'on croit aux horoscopes et aux divinités censées résoudre les problèmes du monde. Tendrement malicieuse,



● **Thierry Boillot**
Le Peintre
d'enseignes,
R.K. Narayan,
traduit par
Anne-Cécile
Padoux, Zulma,
224 p., 9,95 €

► L'histoire

États-Unis • "Bibliopégie anthropodermique"

L'université Harvard retire de ses rayons un livre français des années 1880, *Des destinées de l'âme* d'Arsène Houssaye, relié avec de la peau humaine. Un médecin bibliophile ami de l'auteur avait recouru à cette pratique, dite de bibliopégie anthropodermique, avec la peau d'une patiente aliénée décédée brutalement. En 1934, un étudiant remit l'ouvrage à Harvard, qui présente ses excuses pour avoir abrité aussi longtemps cette atteinte à la dignité humaine.

6 Français sur 10

déclaraient avoir lu au moins un livre en 2022 selon l'enquête de l'Insee sur les conditions de vie ; près d'une personne sur cinq est à dix livres ou plus. En 2023, 29 % ont lu au moins un livre numérique au cours des douze derniers mois et 13 % écouté au moins un livre audio, selon le baromètre Les Français et la lecture.

« Le foot est une enfance »

Philippe Delerm

C'est le credo de l'écrivain (photo Bénédicte Roscot), qui en fait le titre de l'ouvrage qu'il publie au Seuil (168 p., 29 €), avec le photographe Bruno Mazodier. De courts textes de Philippe Delerm accompagnent des images de foot de rue (de plage, de terrain vague...) joué par des enfants, prises aux quatre coins du monde, du Groenland à Zanzibar. Un beau et touchant livre.



Joël Bastard

Polyphonies corses

À Bastia, Filumena, 85 ans passés, n'a plus de cigarettes. Le bar-tabac voisin est à trois cents mètres. Une épopée de souffrances pour elle qui a si mal aux pieds. Le temps de repasser dans sa mémoire le film de sa vie, entre la misère au village natal et la solitude en ville. Un récit bouleversant, irrésistible.

Elle a quatre-vingt-cinq ans passés, Filumena, et trois cents mètres à faire. Trois cents mètres d'une odyssée minuscule, pas après pas, et terrible, ses pieds la font si souffrir qu'ils lui « rentrent dans la tête », pour aller acheter ses cigarettes, « de malheureuses clopes de malheur pour mon bonheur », au bar-tabac d'Antoine.

Trois cents mètres de souffrances et de reminiscences, la fable de la tortue (pour la lenteur) et de l'éléphant (pour la mémoire), toute une vie de souvenirs distillés au ralenti et dans le désordre.

Il y a beaucoup à raconter, de cette existence corse depuis le village natal de Ponte-Scogliu jusqu'à Bastia, en passant par Marseille (jeune, pour travailler à l'usine de tabac dix



Joël Bastard. Photo Michel Durigneux

heures par jour, six jours sur sept) et Versailles (une grande partie du village obtenait un job au château, par cooptation semble-t-il). Et Paris aussi, très tard, pour sentir encore une

fois battre son cœur...

Tant de voix remontent à la surface, une véritable polyphonie corse. Il y eut d'abord celles de la jeunesse dans une famille de douze enfants. Er-

nestu, le père, il ne parlait pas beaucoup, mais de ça, oui, « douze enfants en vingt ans, faut le faire. J'aime ça, le faire, alors, bien sûr, les enfants. Je ne vous parle que des certifiés. Des qui portent mon nom. Il y en a d'autres dans les montagnes mais je ne veux pas en parler. J'ai déjà assez de mal pour donner de la farine aux miens.

« On voulait tous quitter ce village pour vivre en grand »

Filumena, l'aînée, devait s'occuper des petits, un poste à plein temps, alors elle n'a pas beaucoup fréquenté l'école. Elle se souvient d'Andréa, sa confidente, qui a eu davantage de chance qu'elle, de Devote, la « garce » du cru, ou de Fiora, qui parfois se mettait nue et parlait « toute seule sous la pluie », ce qui faisait rire tout le monde. Bref, « à Ponte-Scogliu l'animation ne manquait pas et pourtant on voulait tous quitter ce village pour vivre en grand, ailleurs ».

Puis il y eut Baptiste, comme un air de coup de foudre, comme s'il l'enlevait du bague, un mariage heureux, le travail à Versailles, et puis l'eldorado au pays, la mine d'amiante, là-bas

« tout brillait dans une lumière poudreuse ». Baptiste, habillé de propre le matin « revenait tard le soir, aussi gris qu'une taupe ».

On sait ce qu'il advint. Ces ouvriers-là ne firent pas long feu, Baptiste comme la plupart mourut bien trop tôt, Filumena est veuve depuis plusieurs décennies. Le couple eut le temps de faire un enfant, un fils, qui s'il « n'a pas bien le temps de s'attarder à cause de son travail au syndicat », est toujours là pour elle, lui fait les courses, discute avec elle cinq minutes. Il y a même des petits-enfants, mais Filumena « ne comprend rien à ce qu'ils aiment ».

Joël Bastard fait de chaque pas de cette épopée âpre et nostalgique une enluminure. À la fois poétique et âpre. Nostalgique ou cruelle. On se régale de cette « vieille folle » acariâtre, de ses portraits cinglants des voisins et des passants qu'elle croise, méchanceté ordinaire, racisme né de l'ignorance (les Arabes, « ils sont chez eux mais chez nous »).

● **Jacques Lindecker**
Filumena, Joël Bastard,
Belfond, 208 pages, 20 €

Samantha Harvey

En un monde flottant

C'est un roman littéralement en apesanteur. Pas seulement parce que ce huis clos *Orbital* (c'est le titre) a pour cadre - original - la station spatiale internationale mais aussi parce qu'il est nourri de pensées, de contemplation, de rêveries. Celles des quatre astronautes, américain, japonais, anglais, italien, et deux cosmonautes russes, soit deux femmes et quatre hommes, au long d'une journée, seize aurores (le sous-titre), puisque l'ISS accomplit seize fois le tour de la Terre.

« L'espace pulvérise le temps. » On a prévenu les spationautes que l'on découvre suspendus dans leurs sacs de

couchage : à chaque réveil, dites-vous : « C'est le matin d'une nouvelle journée ». Sans quoi ils perdront tout repère. On est mardi, quelle différence cela fait-il ?

La journée s'écoule dans la routine des tâches, culture de cellules ou de pois, réparations de la station vieillissante, analyses biologiques... Libérés de la gravité, radicalement confinés. C'est le paradoxe : « Tous vos rêves d'aventure, de liberté culminent dans l'aspiration à devenir astronaute, puis vous allez là-haut et vous êtes piégé ». Objets d'observation réduits à « des données. Un moyen et non une fin. [...] Il n'a jamais été vraiment

question d'eux - ce qu'ils veulent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient ».

C'est pourtant ce qu'explore l'autrice, anglaise, Samantha Harvey, dont les romans précédents ont sondé la mémoire ou la psychologie de l'identité : ces six esprits, si proches et si seuls.

Le spectacle de l'avidité

Face à leurs souvenirs terrestres, face au deuil, qui frappe l'astronaute japonaise dont la mère décède alors qu'elle est en orbite. Confrontés surtout à la Terre vue de haut, donnant la mesure de ses merveilles et de sa fragilité. Comment « la planète est façonnée



Samantha Harvey. Photo Ursula Soltys

par l'incroyable force de l'avidité humaine ». Soigneusement documentée, cette odyssée spatiale sans action - ou à peine, la progression d'un typhon vers les Philippines, des nouvelles d'une mission lunaire - offre une belle réflexion sur la nature humaine et une passionnante plongée dans un monde à part où « tout est brutal, inhumain, écras-

sant, solitaire, extraordinaire et magnifique ». On s'y croirait.

● **François Montpezat**
Orbital,
Samantha
Harvey,
traduit par
Claro, Flammarion, 220
pages, 22 €

L'info partout AVEC VOUS !

Téléchargez
l'application

L'ALSACE



PLEIN LES YEUX, À PORTÉE DE MAIN ET AU CREUX DE L'OREILLE.

